
TIRAGE SPÉCIAL

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES

PUBLIÉS MENSUELLEMENT

SOMMAIRE :

1. **Stéphane Mallarmé** : *Vers et Musique en France*.
2. **Paul Adam** : *Les Heures Préparatoires*.
3. Inédits de Laforgue : *Pierrot Fumiste*.
4. **Bernard Lazare** : *Les Livres*.
5. Notes et Notules.

PARIS

12, PASSAGE NOLLET, 12

Juin 1892

ENTRETIENS POLITIQUES & LITTERAIRES

Abonnement : UN AN. Sept francs.

Adresser toutes les communications

à **M. BERNARD LAZARE**, *Directeur*

12, Passage Nollet

Il est tiré quelques collections sur Hollande en souscription à vingt francs l'an.

N. B.

**Ces “ENTRETIENS” pour
être appréciés, doivent être
lus avec attention et intelli-
gence.**

VERS ET MUSIQUE EN FRANCE

La littérature ici subit une exquise crise, fondamentale.

A jeter les yeux alentour, chez quiconque accorde à cette fonction une place ou la première, voilà le fait, d'actualité. Que nous assistons, comme finale de ce siècle, je ne dirai ainsi que ce fut dans le dernier, à des bouleversements, mais, hors de la place publique, à une inquiétude du voile dans le temple, avec des plis significatifs et un peu sa déchirure.

Un lettré français, sa lecture interrompue à la mort de Victor Hugo, il y a quelques ans, ne peut, s'il la souhaite poursuivre, qu'être déconcerté. Notre vers, je le crois, avec respect attendit que le géant, qui l'identifiait à sa main tenace et plus ferme toujours de forgeron, vînt à manquer; pour, lui, se rompre. Toute la langue, ajustée à la métrique, y recouvrant ses coupes vitales, s'évade, selon une libre disjonction aux mille éléments simples; et, je l'indiquerai, pas sans similitude avec la multiplicité des cris d'une orchestration, qui reste verbale.

La variation date de là: quoique en dessous et d'avance inopinément préparée par Verlaine, si fluide, revenu à de primitives épellations.

Témoin de cette aventure, où l'on me voulut un rôle plus efficace malgré qu'il n'appartient à personne, j'y dirigeai, au moins, mon ardente attention; et il se fait temps d'en parler, préférablement à distance ainsi que ce fut presque anonyme.

J'aimerais départager, sous un aspect triple, le traitement apporté au canon hiératique du vers; en graduant.

Les fidèles à l'alexandrin, notre hexamètre, desserrent intérieurement ce mécanisme rigide et puéril de sa mesure ; l'oreille, affranchie d'un compteur factice, éprouve une jouissance à discerner, seule, toutes les combinaisons possibles, entre eux, de douze timbres. Je juge ce goût très moderne.

Un cas, aucunement le moins curieux et intermédiaire, que le suivant. Le poète d'un tact aigu qui considère cet alexandrin toujours comme le joyau définitif mais à ne sortir, épée ou fleur, que rarement et d'après quelque motif pré-médité, y touche comme pudiquement ou se joue à l'entour, il en octroie de voisins accords, avant de le donner superbe et nu : laissant son doigté défaillir contre la onzième syllabe ou se propager jusqu'à une treizième mainte fois. M. Henri de Régnier (1) excelle à ces accompagnements, de son invention, je sais, discrète et fière comme le talent qu'il instaura et révélatrice d'un transitoire trouble chez les exécutants jeunes devant l'instrument héréditaire. Autre chose, ou simplement le contraire, se décèle une mutinerie exprès, en la vacance du vieux moule fatigué, quand Jules Laforgue (2), pour le début, nous initia au charme certain du vers faux.

Jusqu'à présent, ou dans l'un et l'autre des modèles précités, rien, que réserve et abandon, à cause de la lassitude amenée par un abus de la cadence nationale, dont l'emploi, ainsi que celui du drapeau, doit demeurer exceptionnel. Avec cette particularité toutefois amusante que des infractions volontaires ou de savantes dissonances en

(1) Le triste Maître de la maison déserte, pleure !
La hêtraie immobile ou folle, selon l'heure,
Se balance ou s'endort, s'apaise ou murmure ;
Une à une les faines tombent sur les toits,
Les grappes s'égrènent dans l'herbe mûre
Et par la vitre vers les bois
Et la plaine et le jardin que la mousse ronge
Le triste Maître en deuil du mal de quelque songe
Regarde et songe.

POÈMES ANCIENS ET ROMANESQUES
(*Motifs de Légende et de Mélancolie*, vi).

(2) L'Imitation de Notre-Dame la Lune. Complaintes.

appellent à notre délicatesse, au lieu que se fût, il y a quinze ans à peine, le pédant, que nous demeurions, exaspéré, comme devant quelque sacrilège ignare ! J'endirai que la réminiscence du vers strict hante ces jeux à côté et leur confère un profit.

Toute la nouveauté s'installe, relativement au vers libre, pas tel que le dix-septième siècle l'attribua à la fable ou l'opéra (ce n'était qu'un agencement, sans la strophe, de mètres divers et notoires) mais, nommons-le, comme il sied, « polymorphe » : et envisageons la dissolution maintenant du nombre officiel, en ce qu'on veut, à l'infini, pourvu qu'un plaisir s'y réitère. Tantôt une euphonie fragmentée selon l'assentiment du lecteur intuitif, avec une ingénue et précieuse justesse — M. Moréas (1) ; ou bien un geste, alangui, de songerie, sursautant, de passion, lequel suffit à scander — M. Viéle Griffin (2) ; préalablement M. Kahn (3) avec une notation systématique de la valeur

- (1) *Dans la cité au bord de la mer, la cape et la dague lourdes
De pierres jaunes, et sur ton chapeau des plumes de perroquets,
Tu t'en venais, devisant telles bourdes,
Tu t'en venais entre tes deux laquais
Si bouffis et tant sots --- en vérité des happelourdes !
Dans la cité au bord de la mer, tu t'en venais et tu vaguais
Parmi de grands vieillards qui travaillaient aux felouques,
Le long des môles et des quais,
C'était (tu dois bien t'en souvenir) c'était aux plus beaux
jours de ton adolescence.*

LE PÈLERIN PASSIONNÉ
(*Agnès, strophe 2*).

- (2) *Des voix
Aussi,
Me viennent de là-bas,
Ou passent, chuchoteuses, parmi les feuilles :
L'autrefois,
Nous avions erré toute la nuit
De seuils en écueils
Moi, semeur d'or, et ceux-ci,
Couples de joie et de bruit,
Vers la liesse des feuilles ;
Seul, j'étais seul, malgré qu'à mes deux bras
Pesait — à peine, un rire de tendresse
Et frissonnait à mes genoux, leur robe :
Las, nous vinmes vers l'orée à l'aube.*

LES CYGNES
(*Le Porcher*).

- (3) *Les Palais Nomades, etc.*

tonale des mots. Je ne donne de noms, il en est d'autres typiques, ceux de MM. Charles Morice, Verhaëren (1), Dujardin (2), Maëterlinck (3), Mockel (4), que comme preuves à mes dires, afin qu'on se reporte aux publications.

Le remarquable est que pour la première fois, au cours de l'histoire littéraire d'aucun peuple, concurremment aux grandes orgues générales et séculaires, où s'exalte, d'après un latent clavier, l'orthodoxie, quiconque avec son jeu et son ouïe individuels se peut composer un instrument, dès qu'il souffle, le frôle ou frappe avec science; en user à part et le dédier aussi à la Langue.

Une haute liberté littéraire d'acquise, la plus neuve: je ne vois, et ce reste mon intense opinion, effacement de rien qui ait été beau dans le passé, je demeure convaincu que dans les occasions amples on obéira toujours à la tradition solennelle, dont la prépondérance relève du génie classique: seulement lorsqu'il n'y aura pas lieu, à cause d'une sentimentale bouffée ou pour une anecdote, de déranger les échos vénérables, on regardera à le faire. Toute âme est une mélodie, qu'il s'agit de renouer; et pour cela, sont la flûte ou la viole de chacun. Selon moi jaillit tard une condition vraie ou la possibilité, de s'exprimer non seulement, mais de se moduler, à son gré.

Quelque étonnement, peut-être, que l'annonce d'une révolution d'ordre littéraire aboutisse à constater un changement dans l'artifice ou moyen par excellence, le vers: en effet, un souci musical domine et je l'interpréterai selon sa visée la plus large. Symboliste, Décadente, ou Mystique, les Ecoles se déclarant ou étiquetées en hâte par notre presse d'information, adoptent, comme rencontre, le point d'un Idéalisme qui (pareillement aux fugues, aux sonates) refuse les matériaux naturels et, comme brutale, une pensée directe les ordonnant; pour ne garder de rien que la suggestion. Instituer une relation entre les images, exacte, et que s'en détache un tiers aspect fusible et clair

(1) *Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux Noirs.*

Les Apparus dans mes chemins.

(2) *Antonia. La Comédie des Amours.*

(3) *Serres Chaudes.*

(4) *Chantefable un peu Naïve.*

présenté à la divination... Abolie, la prétention, esthétiquement une erreur, malgré qu'elle régit presque tous les chefs-d'œuvre, d'inclure au papier subtil du volume autre chose que par exemple l'horreur de la forêt ou le tonnerre muet épars au feuillage : non le bois intrinsèque et dense de ses arbres. Quelques jets de l'intime orgueil véridiquement trompétés éveillent l'architecture du palais, le seul habitable ; hors de toute pierre, sur quoi les pages se refermeraient mal.

Parler n'a trait à la réalité des choses que commercialement : en littérature, cela se contente d'y faire une allusion ou de distraire leur qualité pour incorporer quelque idée. A cette condition s'élance le chant qu'il soit la joie d'être allégé !

Pour achever, je ne m'assieds jamais aux gradins des concerts, sans percevoir parmi l'obscuré sublimité telle ébauche de quelqu'un des poèmes immanents à l'humanité ou leur originel état, d'autant plus compréhensif que nul : et que pour en déterminer la vaste ligne le compositeur éprouva cette facilité de suspendre jusqu'à la tentation de s'expliquer. Je me figure par un indéracinable sans doute préjugé d'écrivain, que rien ne demeurera sans être proféré ; que nous en sommes là, précisément, à rechercher, devant une brisure des grands rythmes littéraires (il en a été question plus haut) et leur éparpillement en frissons articulés proches de l'instrumentation, un art d'achever la transposition, au Livre, de la symphonie ou uniment de reprendre notre bien : car, ce n'est pas de sonorités élémentaires par les cuivres, les cordes, les bois, indéniablement mais de l'intellectuelle parole à son apogée que doit, avec plénitude et évidence, résulter, en tant que l'ensemble des rapports existant dans tout, la Musique.

STÉPHANE MALLARMÉ.

LES HEURES PRÉPARATOIRES

L'édifice universitaire s'élevait vers une tour historique conservée là depuis les temps mérovingiens. L'ombre massive cachait en partie la lumière aux cours.

Dans celle où l'on m'introduisit, le premier matin, des négrillons usaient obstinément les fers de leurs chaussures contre le caillou.

Les pointes des pierres cornues hérissaient le ciment des murs. Les groupes tournaient tels que bêtes au manège.

Quelques garçons hurleurs se jetèrent au visage des balles de son.

Les culottes effrangées, les vestons recousus de ficelles, les képis aux ors lamentables attristaient les teints hâves et la frénésie des gestes.

L'âme étreinte d'angoisse je m'appuyai contre un baliveau, et cherchai la consolation du soleil. Il descendit obliquement d'un carré de ciel coupé par les zincs des toitures. Près de moi un pion tendit ses mains jaunies de nicotine. Elles étaient pleines de pain. De ses lèvres un enfant happa la provende; et l'homme adossé contre l'arbre sembla se complaire aux formes infléchies de la créature.

Les sons du tambour retentirent. L'homme frappa dans ses mains pour accélérer la formation des rangs. Des portes furent reclaquées, des punitions proférées. Le silence plana sur les compagnies immobiles. Les professeurs en toque allèrent jusqu'aux classes, dans le deuil de leurs robes.

Le mutisme pythagoricien s'imposait dans les rangs, au dortoir, au réfectoire, à la promenade. On châtiait les rêves et les accrocs, le sommeil et la veille, les horgnons et les caresses.

J'appris à étayer ma somnolence de deux dictionnaires latins flanquant mes coudes; ceux-ci soutenaient ma tête.

Le temps des études s'écoula par une torpeur lourde, au bourdonnement continu du gaz, qui brûlait sur nos crânes.

Je sus l'angoisse perpétuelle du pensum, la retenue proclamée pour le murmure d'un renseignement à l'oreille du voisin, pour le porte-plume qui roule, le pied qui glisse, la page qui se froisse.

Néanmoins j'abordai l'Asie. Je fréquentai Rome.

Mon imagination évoqua des espaces sablonneux, des villes basses aux terrasses étendues, des chars de guerre frôlant les palmes des jardins, des cohues armées frappant la cadence du pas sur leurs boucliers d'airain.

Le casque d'Alexandre se dressa parmi les enseignes, et sa figure brutale et sa chlamyde rousse et son cheval à tête de bœuf chassant de sa queue les moustiques fixés à sa croupe.

Je suivis les Dix Mille retournant au foyer grec par les chemins de désolation.

Je connus des satrapes fardés soupesant d'une main pâle les anneaux arrangés de leurs barbes bleues.

Le cadavre de cet homme pris au piège dans le trésor du roi et que ses frères complices décapitèrent pour qu'il ne fût point reconnu, comme il saigna longtemps le long d'un mur d'argile où une bande de céramique brune mettait vers le faîte l'image émaillée de daims.

Je fus le Scythe étreignant la fuite de sa cavale et qui se retourne pour darder une flèche sur les bajoues en cuivre du casque thessalien; ensuite je chantai pour mes fils morts devant la fumée du camp, dans une plaine aux sombres herbes.

Avec les ancêtres gaulois je gravissais les Alpes, orgueilleux de ma poitrine blanche, de mes tresses blondes, de mes bracelets d'étain, de ma trompe en corne d'auroch. Les blancheurs glacées des monts se rosèrent de bien des couchants.

Et nous allions, douze frères ayant échangé notre sang, bras dessus, bras dessous, bande bruyante et vocifératrice, hurlant notre joie puérile aux vols des vautours.

Après tant de précipices et d'abîmes, quand les cour-

roies de nos sandales se furent rougies à toutes les neiges, nous découvrîmes par un plein midi la cité des Latins.

Je m'y trouvai, plus tard, dans les rangs des quirites pour la fermeture du temple où trône la Vénus Victrix, cette statue dont les yeux d'émeraude coûtèrent la vie d'une légion. Les vestales s'étreignaient douloureusement sur le parvis.

Les augures imposèrent leurs crosses en récitant du vieux langage.

Au retour, les courtisanes détachaient les guirlandes de leurs demeures dans Suburre; et je m'acheminai avec de la cendre sur ma toge, les mains noircies au foyer de la gens, pleurant parmi ma clientèle, le deuil de la Patrie.

Sur le forum une marchande de pois secs me reprocha la fuite de mon frère Emilius qui avait abandonné l'aigle de la Troisième aux mains des Barbares. Le tribun du peuple saisit cette occasion pour flétrir encore l'orgueil patricien. Je vis ses bras non épilés sortis du manteau mouvoir au-dessus des têtes la haine et la malédiction contre ma race.

La populace se mit à bruire comme la naissance de l'orage. Des hommes retroussaient leurs tuniques et descellaient les bancs.

En vain, levant les doigts, je montrai mes tablettes pour implorer la parole.

Mon affranchi Sulpicius laissa choir imprudemment le glaive dissimulé dans sa robe...

Il y eut une seconde d'horrible trêve pendant laquelle le champ entier des visages civiques se pencha sous un même vent de fureur.

Et, chose admirable, mes regards résignés s'intéressèrent presque davantage alors aux frontons des temples assis sur les collines, ceux dont le marbre calme brillait au ciel entre les découpures des platanes.

Dans Athènes, j'étais de la suite de Clitophon. Nous promenions notre grâce juvénile à travers les jardins, ombreux aux disputes des philosophes.

Il y avait d'une part, les jours de sagesse où Ménéchides commentait les propos de Socrate; et nous l'écoutions

soit en marchant soit en restant étendus, ayant posé la tête sur nos manteaux roulés ; d'autre part il y avait les nuits de joie où nous vidions de pleins cratères en l'honneur de Dionysos au grand cortège. Couchés sur des lits de pourpre nous retrouvions l'Elle-même Beauté dès les premières rasades, car beaucoup de nos condisciples possédaient les deux faces d'Aphrodité, celle qu'on nomme Ourania et qui est toute spirituelle, et l'autre par quoi la déesse émut la mer à sa naissance.

Nos âmes ornées s'aimaient à travers les formes et, parfois, les subterfuges de nos flancs prêtés n'étaient point sans joies alternatives.

A l'aube nous allions rire sur le stade de la naïveté des archontes obligeant les vierges à courir nues afin de réveiller chez la jeunesse l'instinct corporel de la femme.

Par les cours du lycée, aux saisons intermédiaires, ces influences de la Grèce apprises hantaient les âmes des élèves qui contre les murailles, laissaient le pâle soleil leur luire.

La communauté des tristesses, le supplice ininterrompu du bagne universitaire incitaient aux plus mauvaises voluptés capables de faire oublier un instant la peur ou la souffrance.

Il y avait, dans cet internat aristocratique, des roumains, des turcs, des hellènes aussi dont les atavismes asiatiques s'exaltaient aux langueurs du printemps. Les fils des épouses blondes attiraient leur vieux désir de races lancées jadis vers le Nord et l'Occident à la conquête des vierges pâles, richesses des gynécées et des harems. Et de singuliers phénomènes se manifestaient.

A se sentir poursuivis par l'ardeur des mâles précoces, les enfants blonds acquéraient des timidités de filles et leurs frêles malices. Ils se moquaient, non sans orgueil plastique, du sang aux yeux fixes, des doigts fébriles, des rires de fauves. Leurs hanches se dérobaient par des coquetteries attirantes. Dans cette perpétuation des poursuites anciennes, tout le féminisme des mères reparaissait, aux prunelles coulées, aux mains plus soucieuses de leur nacre, aux cols entr'ouverts sur des cravates lâches, bleuâtres et soyeuses.

Le trouble de quelques-uns ne tardait pas à envahir les âmes adjacentes. L'émotion d'un couple mutuellement épris gagnait vite la candeur des autres.

En ces épousailles, seules joies intenses parmi les horreurs de la chiourme, se retrouvait peut-être d'abord l'affection perdue des sœurs, des mères. On était deux à convaincre de vanité la surveillance des maîtres. Les tendresses apaisaient la rage contenue dans les échines courbées pendant la longueur des études, exaspérées par les minuties d'une inquisition constante sur le geste, l'attitude, la parole, l'esprit.

Aux temps des récréations, dans les cours quasi vides d'élèves punis, il y avait pour les rares couples libres, des effusions douloreuses, des embrassements de désespoir. Aux temps de durs pensums quand il fallait écrire sous la dictée méchamment rapide du répétiteur, les phrases inintelligibles de quelque mathématique, les âmes jumelles s'encourageaient du regard à franchir l'épreuve à ne point affirmer une révolte qui eût valu leur séparation. En vain les doigts s'armaient sur la plume courante ; en vain les larmes piquaient les paupières vaniteuses qui ne voulaient point l'aveu d'un pleur ; en vain les pieds froids devenaient des chairs mortes. Le couple persistait dans la peine pour goûter, le lendemain, de rares instants de propos.

La nuit, cependant, quels tristes éveils dans l'interminable mansarde où s'alignaient les couchettes ! Il y avait toujours proche le sanglot mal contenu d'un compagnon pleurant les jardins, les cœurs frères.

Souvent aussi la lanterne sourde du veilleur s'ouvrait d'un coup sur ma face éblouie : je sautai du sommeil. On visitait mon armoire basse afin d'y découvrir les victuailles clandestines que le préfet des études y prétendait enfouies. Puis la ronde s'éloignait par les perspectives sonores vers le fanal vert flambant au bout du dortoir. La lueur funéraire restait la seule vie sur les files de couchettes pareilles aux cercueils rangés dans les cryptes.

Et c'était du silence, de lentes respirations, des voix de rêve qui allaient s'émouvoir dans un balbutiement....

PAUL ADAM.

PIERROT FUMISTE

PERSONNAGES

PIERROT. — poète très lyrique et boursier. 30 ans.

ARLEQUIN. cousin de Colombinette.

LE DOCTEUR : docteur.

MADAME COLOMRINE. Belle-mère.

MONSIEUR COLOMBIN. — Homme nul, mais marié.

MADAME VENTRE. marchande de journaux, place de la Madeleine.

UN MENDIANT AISÉ.

UN SERGENT DE VILLE.

UN COCHER DE CORBILLARD. — Un croque-mort. **UN IVROGNE.** Des gens de lettres.

UN MONSIEUR. — Sa moitié.

GENS DE LA NOCE DE PIERROT.

COLOMBINETTE. ingénue. 19 ans.

UN SUISSE A LA MADELEINE.

LE LIT DE PIERROT ET COLOMBINETTE.

LA NOCE DE PIERROT

SCÈNE I

La place de la Madeleine. — La façade de l'église, l'escalier. — Voitures de noce et voitures des Pompes funèbres stationnant. — Au moment où la noce sort de l'église, des ouvriers des Pompes funèbres clouent des tentures noires aux initiales C. P. — Un beau ciel bleu de premier mai. — 10 heures du matin. — La noce sort précédée du Suisse chamarré qui se range. — Pierrot, en habit blanc et cravate noire, monocle incrusté dans l'arcade sourcilière. — Colombinette à son bras, adorable, les yeux baissés, avançant ses minuscules pieds de satin. — Au fond, les cierges dans la nuit. — Les derniers roulements de l'orgue.

Pierrot s'avance digne. Il aperçoit les tentures noires que l'on cloue, et les initiales C. P. Il pousse soudain un cri formidable et suraigu qui révolutionne la place et remonte les boulevards. — La noce se précipite, on les entoure.

COLOMBINETTE, effrayée se tournant vers lui.

Quoi ? Monsieur Pierrot.

PIERROT, glacial et calme.

Rien. Ces initiales C. P. Colombelette Pierrot. Notre raison sociale. (Il s'avance vers l'un des ouvriers qui clouent les tentures, lui tape sur le ventre et ricanant en clignant de l'œil :) Connu, on veut être plus fumiste que papa. (Ahurissement des dits ouvriers.)

Pierrot se calme soudain, et reprend sa marche.

UN MENDIANT, geignant:

Mon bon Monsieur Pierrot, j'ai cinq enfants en bas âge...

PIERROT, se cabrant.

Monsieur ! est-ce une allusion à mon impuissance no-
toire ? Il me semble que le moment est mal choisi.

LE MENDIANT, tendant la main.

Mon bon Monsieur Pierrot, une petite aumône.

PIERROT se campe, met son monocle et le lorgne. Il le lorgne durant trois minutes, très-calme. La noce qui attend s'impatiente. Sur la place les populations font des rassemblements. Pierrot lorgne tou-
jours, on n'entend pas voler une mouche, et soudain, au mendiant qui tend toujours la main :

Flûte !

LE MENDIANT, vexé.

Prenez garde Monsieur Pierrot, vous leserez...

PIERROT, épanoui.

Merci ! (Il lui tape sur le ventre, et lui donne un louis, en lui bai-
sant galamment le bout des doigts, et comme Colombelette paraît étonnée.)

G'est un faux louis, un louis faux, c'est tout ce qu'il
loui faut. Colombelette rit complaisamment comme doit le faire la
femme d'un homme de lettres. Pierrot, lui, en rit à se tordre. La noce
commence à s'impatienter. Soudain Pierrot se calme, et s'arrête re-
prenant son masque blême. Quoi encore ? la noce est dans l'attente.
Pierrot tend son cou hors de sa fraise tuyautée et pousse un formi-
dable et suraigu :

Cocorico ! et il rit à se tordre.

Rumeurs.

LE SUISSE, s'approchant, sévère
et majestueux frappe un coup de hallebarde.

Monsieur...

PIERROT, calmé soudain, le lorgne,
et soudain joyeux :

Tiens ! bonjour Eustache ! Il lui caresse les mollets.

LE SUISSE, se reculant.

Ces familiarités...

MONSIEUR COLOMBIN, s'approche timidement de Pierrot.
Cher gendre, nos invités attendent.

PIERROT, lève les deux bras convulsivement.

Quel beau jour, beau-père ! Il se calme et reprenant le bras de Colombine, ils descendent les escaliers. A Colombine, langoureusement :

Quel beau jour !...

COLOMBINETTE, si douce.

Oh ! oui, monsieur Pierrot, un beau jour...

PIERROT, s'exaltant.

Pas un nuage, les parfums des fleurs, les récoltes seront belles. (Puis sur un ton familier explicatif.) Ma chère amie, ce suisse que vous m'avez entendu interpeller par son petit nom, Eustache, est un ancien domestique à moi. J'ai constaté avec un attendrissement que vous comprendrez que ses mollets méritent mieux la plastique épithète de dodus que lorsque j'avais à le nourrir. Mais il doit avoir moins de religion, aussi. — Avez-vous de la religion, Colombine de mes sens ?

COLOMBINETTE, les yeux mouillés.

Oh ! oui, monsieur Pierrot. J'aime la sainte vierge, et les chérubins, et la nuit de Noël ; voyez-vous, mon doux monsieur Pierrot, cet orgue m'a rendu bien triste.

PIERROT, reste rêveur.

Ils descendent en silence. Soudain à la dernière marche il pousse un cri.

Une puce colombine. (Il pince la nuque de Colombine qui pousse un cri. Tumul'e. Pierrot sur ses mains fait la roue.)

MONSIEUR COLOMBIN.

C'est scandaleux, mon gendre ! (Pierrot retombe sur ses

pieds, fait hum ! hum ! et feint un air penaud d'écolier surpris par le pion.)

MADAME COLOMBINE, doucement à son mari.

Laisse Borromée. Il est original, mais un cœur d'or. (Tout se calme. Mme Colombin continuant sa conversation avec une dame.)

Oui, ma chère Eulalie, il l'a prise sans dot, lui célèbre et riche. Et puis un cœur d'or. Un peu original, oui, et ma grosse peur était pour l'église, mais avez-vous vu sa tenue, et son émotion.

PIERROT, continue sa marche,

On a déjà fait signe aux voitures. Soudain à la vue du kiosque aux journaux, il crie d'une voix formidable, mettant ses mains en entonnoir devant l'o rouge de sa bouche.

Madame Ventre ! ohé ! (La noce est consternée, et s'apprête déjà à quelque nouvelle scène. Des gens tirent leur montre. Des dames s'asseoient sur les marches, attendant la fin.)

MADAME VENTRE, apparaît énorme.

Plaît-il, monsieur Pierrot ?

PIERROT, lui envoie un baiser, en levant les yeux au ciel.

Mon journal ?

MADAME VENTRE.

Votre ?

PIERROT.

Mon journal habituel. (Silence. — Il hurle.)

Le *Pornographe illustré* ! petite carogne ! (Tandis que Mme Ventre cherche la feuille en question, fouillant son éventaire — Pierrot la présente aux gens de la noce.)

Madame Ventre ! Une riche nature ! en vie ! (Mme Ventre lui remet le journal et attend l'argent. Pierrot continue, très-exalté.)

Née en 1835, de parents pauvres quoique malhonnêtes.....

MADAME VENTRE.

C'est quinze centimes.

PIERROT.

Heureux, Madame, qui deviendra propriétaire de vos arrondissements !

MADAME VENTRE, incorruptible.

C'est quinze centimes.

PIERROT.

C'est pas cher.

COLOMBINETTE, le blâmant doucement.

Monsieur Pierrot.

PIERROT.

C'est juste. Quinze centimes. (Il se fouille). Rien ? — Comment pas d'argent ! (Tragique.) Non ! il ne sera pas dit qu'un si beau jour... (Il sort sa veste, l'étale à terre et, à plat ventre, se met en devoir de fouiller les doublures. La noce trépigne. Ah ! quelle journée !

UNE DAME DE LA NOCE, doucement à son mari.

Ah ! non, j'en ai assez, s'il se croit drôle !

SON HOMME, doucement.

Patience, mon'chat. Tu sais qu'il n'y a rien à manger à la maison aujourd'hui, il ne faut pas manquer un bon repas qui nous soutiendra deux jours. Passe-moi un bout de chocolat s'il en reste. Il n'y en a plus ?

(Querelle).

PIERROT.

Rien. (Il remet sa veste.) A Colombine : Mon enfant, êtes-vous en fonds ? Oh ! je ne fais pas allusion à ce capital de la jeune fille dont parle Dumas fils. (D'une voix caverneuse) Si j'en doutais seulement.

(Montrant le poing à sa belle-mère.)

MADAME COLOMBINE, de loin, lui envoyant un baiser.

Cœur d'or, va !

COLOMBINETTE, confuse et soumise.

Certainement, Monsieur Pierrot, je possède...

PIERROT.

Eh bien, donnez.

COLOMBINETTE, confuse, balbutiant.

Oh !... ici ? non, ce soir !...

PIERROT, levant les bras au ciel, à part.

Qu'elle est bête! (Haut) C'est de l'argent que je te demande! 15 malheureux centimes! (A part) Non, ces gens-là me feront mourir!

COLOMBINETTE, très douce, inaltérable.

J'ai un louis, monsieur Pierrot.

PIERROT lui arrache le louis et le donne à madame Ventre en lui baisant les doigts.

Riche nature, va! (Madame Ventre veut lui rendre la monnaie, Pierrot fait un noble geste de refus.) Jamais! (Embrassant Colombinette). Un si beau jour! (Il pousse un sanglot, tire un grand mouchoir noir dont il s'essuie les yeux, puis il le porte à son nez et se mouche bruyamment en imitant à s'y méprendre le hennissement des étalons. Une jument qui passe lui répond par un autre hennissement. Toute la noce est stupéfaite. Pierrot avec un geste large à tous: Sympathie de situation! Il replie son mouchoir, le tord et le rince comme pour le faire égoutter, et force Colombinette à le tenir d'un bout pour l'aider dans cette tâche. Cela fait, il déploie le *Pornographe illustré*, le parcourt et soudain: Ah! voilà mon article! Il s'installe sur une marche, fait un geste qui rassemble la noce en galerie et commence: « Le mariage est assurément une belle chose... les anciens

M. COLOMBIN, rusé, se jetant sur lui et lui arrachant la feuille.

Ah! oui, quel beau jour!

PIERROT, froid et mettant son monocle.

Si vous m'interrompez comme ça. (Il reprend.) « Le mariage est assurément...

UN SERGENT DE VILLE s'avance, et, se penchant vers lui, lui dit quelques mots.

PIERROT, se redressant.

Ange va! Tu as raison, tu parles d'or. (Il veut l'embrasser, le sergent se dérobe; il cligne de l'œil d'un air entendu et lui offre un louis. Le sergent refuse. Alors Pierrot lui fait le salut militaire). L'incident est clos! Il se jette convulsivement à terre et baise tour à tour les petits pieds de Colombinette.

COLOMBINETTE, rougissante, se dégageant.

Oh! monsieur Pierrot! monsieur Pierrot! (Il se relève et se frotte l'estomac, en faisant claquer sa langue, comme après un bon

morceau. La noce s'avance enfin sur le trottoir. On monte dans les voitures. Seulement Pierrot qui a aperçu une voiture des Pompes funèbres là stationnant, se précipite dedans.

LE COCHER, descendant avec ses grandes bottes et son fouet.

Attends un peu, Cadet! (Il attrape Pierrot par un pied et tire. Celui-ci se cramponne aux coussins avec des cris de merluche. On parvient à arracher Pierrot de cette voiture. Il donne, avec une tape amicale sur la joue, un louis de pourboire au cocher ébloui. On met Pierrot dans sa voiture où est déjà Colombine. On ferme la portière. La noce monte dans les voitures, levant les bras au ciel et disant : Sauvés mon Dieu ! Au moment où les voitures vont s'ébranler, Colombine appelle. Quoi encore !

(On constate que Pierrot s'est évadé par l'autre portière. Effectivement, on l'aperçoit courant au galop. On le poursuit. On le rattrape au marché aux fleurs de la Madeleine. Il révolutionne le marché, réclamant une plante inconnue qu'il appelle : *Rosa sempervirens funulaniflora*. Il dit cela en montant et descendant la gamme, malgré son exaltation. On ne connaît pas ça. Il cite Linné. En vain. Alors il se décide à acheter un bouquet de violettes de dix centimes. On le ramène. Il va offrir le bouquet de violettes à madame Ventre. Pendant ce temps, on voit Arlequin qui console sa cousine Colombine. — Un ivrogne passe.

PIERROT l'arrête, le lorgne et le prenant par un bouton.

« Le mariage est assurément, mon ami...

L'IVROGNE, lui faisant bas les pattes !

Eh ! va donc, aristo, kroumir, capitalisse.

(Le sergo le pousse au large).

PIERROT revient à Colombine, rêveur, et apercevant Arlequin qui s'éloigne.

Capitaliste ! — Est-ce vrai, Colombine de mes sens, que vous l'avez votre capital ?

COLOMBINETTE, par la portière.

Oh ! Monsieur Pierrot...

PIERROT, d'une voix de tonnerre.

Enfer et damnation ! (Calme). Enfin, nous verrons.

(Il entre dans la voiture. La noce remonte également)

L'IVROGNE, causant avec un croque-mort.

T'es donc de remorque, aujourd'hui ?..

PIERROT ressort de la voiture. Nouvel effroi de la noce. Lui, avec un geste large :

Cochers ! Tous à Cythère ! Au pays de Watteau !

(Il remonte dans la voiture. La noce qui était redescendue remonte. On va partir.)

Pierrot ressortant une troisième fois de la voiture. Cette fois la noce gronde ! Les cochers s'impatientent !! C'en est trop ! L'originalité a ses limites, à la fin ! On attend. Pierrot s'incline et fait un grand salut à la place de la Madeleine et remonte. C'est fini ! Les voitures s'ébranlent. On voit des têtes d'invités se pencher aux portières, pas tout à fait rassurés encore.

Un beau ciel de mai.

NUIT DE NOCE

SCÈNE I

MINUIT

La chambre nuptiale. Décorée avec beaucoup de luxe et de goût par Pierrot d'après celle de Marthe et Demainly. Le lit très étroit, une faible veilleuse. Colombinette est déjà au lit.

MADAME COLOMBIN tire sur elle les blancs rideaux et lui murmure des choses avec des larmes dans l'organe, lui met un dernier gros baiser avec un sanglot sur le front.

Mon pauv'chat ! du courage ! c'est un cœur d'or.

Soudain au fond on voit la portière s'entr'ouvrir pour laisser passer l'O rond de la bouche de Pierrot et l'on entend roucouler : Coucou ! Rires étouffés et frissons de Colombinette. Dernier baiser. Dernier mon pauv'chat. Dernier courage ! Puis encore un gros baiser sur le front de ce pauv'chat.

MADAME COLOMBIN ferme les rideaux et sortant, à Pierrot qui est derrière la portière.

Ah ! ménagez-la, mon gendre.

PIERROT, imitant le voyou d'une façon adorable.

As pas peur. On sait ce qu'on sait. Suffit, ma p'tite mère. Ca me connaît, j'veux dis ! (Il lui pince la taille, et entre. Il est dans un galant déshabillé, s'avance à pas de loup, il entr'ouvre les rideaux à peine y met l'O de sa bouche et d'une voix formidable qui fait trembler la maison). Coucou !

COLOMBINETTE, très effrayée, se pelotonne.

Ah ! mon Dieu, mon Dieu !

PIERROT, avec une voix naturelle qu'on ne lui connaissait pas

Maintenant, soyons sérieux. (Tout en murmurant des mots rassurants, il s'est glissé sous les couvertures avec mille pudeurs et passe délicatement son bras droit sous la tête de Colombinette qu'il amène ainsi sur son épaule, Colombinette entr'ouvre les yeux, Pierrot la regarde avec un doux sourire. Ils se regardent. Pierrot la baise sur les lèvres. Colombinette est prise d'un grand frisson. Alors Pierrot avec 36.000 lyres dans le gosier.) Aimez-vous un peu ce pauvre Pierrot, Colombinette de... mon âme ?

COLOMBINETTE

Ah ! vous savez bien que je vous aime tant, monsieur Pierrot.

PIERROT la serre doucement dans ses bras, d'une voix tremblante.

Ne m'appelle plus Monsieur Pierrot, ma Colombinette. Appelle-moi mon Pierrot et dis-moi : je t'aime, mon pauvre Pierrot.

COLOMBINETTE.

Je t'aime, mon Pierrot bien-aimé. Je t'aime tant,... oui (Elle sent une larme chaude tomber sur sa gorge). Ah ! mon Dieu, vous pleurez ! tu pleures ! ne pleure pas ! (Et lui met ses bras autour du cou et cache sa tête dans sa poitrine).

PIERROT, la serrant follement contre lui.

J'ai tant besoin qu'on m'aime, vois-tu, Pierrot pantin de lettres c'est la tristesse éternelle des choses. Mais ne parlons pas de cela. Tu m'aimes, redis-le moi.

COLOMBINETTE.

Je t'aime, Pierrot bien aimé. Je sais que tu as le cœur trop bon pour cette vie. Les autres ne te comprennent pas, mais je t'ai compris dès le premier jour. Je t'aime et je mourrai avec extase et ravissement pour te consoler un peu. (Elle l'étreint). Oh ! oui, mon pauvre Pierrot, tu verras. (Ils restent amoureusement enlacés, se murmurant des mots d'amour et des baisers.)

PIERROT, se dégageant un peu.

Si tu savais, ma Pierrette, comme tous ces gens m'étaient

insupportables aujourd’hui. Qu’il me tardait d’être seul avec toi ! Je croyais que ce bal ne finirait pas.

COLOMBINETTE, langoureusement pendue à son cou, les yeux fermés, parlant comme du fond d’un rêve.

Alors, il aime un peu sa Colombinette, ce vilain Pierrot ?

PIERROT.

Si je t’aime, pauvre bébé, va.

(Il l’enlace de nouveau.)

COLOMBINETTE.

Bien vrai ? (Elle soupire sous les baisers et les étreintes de Pierrot). Ah ! Pierrot, Pierrot. (Ils se taisent. Pierrot l’enlace de mille manières, couvre de baisers ses épaules, son cou, sa petite gorge. Colombinette se pâme. Pierrot l’enveloppe de tous côtés. Ils se taisent, ne murmurant que leurs noms. Pierrot va la posséder, et soudain :

PIERROT, se dégageant.

Ah ! je ne suis qu’une brute ! un infâme. Un sale taureau ! — Ma pauvre Colombinette est fatiguée de cette semaine d’émotions et de toute cette journée, et moi, brutal, je vais la tuer encore ! Pardon, pardon, ma Colombinette, dis que tu me pardones. (Colombinette n’ose protester et l’embrasse passionnément) Pauvre bébé ! Nous allons faire dodo. Tiens, avance la tête sur mon épaule, là. Pauvre ange !

Il l’embrasse sur le front. Longtemps il la berce de mots d’amour ; elle s’endort les bras autour du cou de Pierrot, la tête dans sa poitrine, comme un gracieux oiseau mouillé par une averse, avec son nom sur les lèvres. Une heure après, il s’endort de son côté. La nuit. Deux respirations dans les rideaux, et le tic-tac éternel d’une pendule.

SCÈNE II

3 h. 20 DU MATIN

PIERROT, rêvant tout haut, ronchonnant

Oui, les épreuves, vraiment ? (Il se réveille, se rappelle). Chut ! (Elle dort à poings fermés, les bras nus croisés sur la gorge, étendue comme une martyre sur son tombeau, une martyre au minois chiffonné, à la coiffure ébouriffée. Il lui envoie un baiser du bout du doigt et chuchote :) Adorable ! Il fait très chaud, pour ce soir

de mai. (Pierrot se penche sur elle les yeux brillants. Il écarte avec mille infinies précautions la chemisette qui est tombée de la gorge, se retournant vers le public envoyant un baiser :) Lys ! ivoire ! satin ! Neige, épiderme de la femme aimée ! albâtre. (Il n'ose la toucher, la contemple, les mains déjà tremblantes et ivres. Il se chuchote à lui-même.) Ah ! ces amours de petits pieds ! L'attache délicatement modelée des épaules ! le pli de l'aisselle ! La douce petite gorge avec ces deux pastilles dures ! cet amour de petit ventre. (Il y met un baiser; par un mouvement réflexe Colombe y porte la main, à ce mouvement, Pierrot qui a craint de l'avoir éveillée s'est rejeté; feignant de dormir. Fausse alerte, il reprend son examen. Il paraît en proie à des angoisses.) Non elle ne sera pas à moi ! Et passer toutes les nuits à ses côtés ! Non, le vertige finira par me ruer sur elle ! — Il faudra chercher un régime : dormons. (Il lui tourne le dos et s'assoupit. Tout retombe au silence).

SCÈNE III

PIERROT.

Non, je ne puis m'endormir; mon cerveau travaille et vous devinez quelle fièvre y bouillonne, comme mes tempes battent. O mon ange gardien ! comme la chair est faible ! J'y suis ! je vais me réciter l'ode sur la prise de Namur car je la sais par cœur ! Oui un pari que j'avais fait il y a trois mois. Et comme ça se rencontre Boileau était eunuque il doit y avoir des vertus insoupçonnées dans cette ode. Mais avant, encore un coup d'œil. (Il se retourne et la contemple longtemps). Bah ! après tout elle est toujours la même chose, toutes les femmes se ressemblent nous les voyons toutes à travers les vieilles lunettes de la mère Maïa, j'allais dire Mayeux. — Donc allons-y de notre Boileau. Namur. Tiens c'est en Belgique. Mons, Namur, dix minutes, buffet. J'ai même eu à Namur une aventure ruisselante de croustillance d'épatance. (Il se perd dans ses souvenirs et sa songerie.)

Pierrot fait la roue contre le long de la pièce cul de lampe de la fin par Emile Pierrot faisant la roue.

SCÈNE IV

8 HEURES

PIERROT se réveille.

Comme j'ai dormi ! huit heures ! Ah ! pourvu que je ne me sois pas émancipé à mon insu, hein ? me voyez-vous sganarellisé par moi-même sans savoir ! Malheureux brrr ! le sang seul laverait, (il se retourne). Elle dort, ce qu'elle devait être lasse, la pauvre ! (Il saute du lit doucement fait la roue sur le tapis un négligé de satin clair de lune très flottant un croissant de velours noir en bandoulière, s'habille en un clin d'œil, sort de la chambre. Revient avec un service pour le café au lait. Dispose le tout et met le café sur le réchaud pour attendre. Il se frotte les mains se frappe sur l'épaule : Pierrot, mon vieux nous nous sommes bien conduits. Il se met à sa table de travail, étale des papiers et s'y吸orbe. Un quart d'heure s'écoule.

Colombinette fait mine de s'éveiller. Pierrot met sa plume d'oie à l'oreille, et apprête vite le café au lait de Colombinette. Au moment elle ouvre les yeux, il le lui pose sur la tablette.

PIERROT l'embrassant.

Bonjour, ma poupoule. (Christi, elle est toute tiède).

COLOMBINETTE, se frottant les yeux.

Mon Dieu, comme j'ai dormi, quelle heure il est ?

PIERROT.

8 h. 1/2. Ma poupoule.

COLOMBINETTE.

Est-ce possible ?

PIERROT.

De la dernière exactitude, poulette, voici votre café au lait, prenez-le en faisant votre toilette du matin, je frapperai pour rentrer.

COLOMBINETTE.

Ah ! Monsieur Pierrot !

PIERROT.

Encore !

COLOMBINETTE.

Non, mon bon Pierrot va, je suis tout de suite prête.

Monologue.

COLOMBINETTE, seule.

Je suis encore vierge ! — Que vont dire mes amies ? — (Elle vaque à sa toilette tout en prenant son café au lait). Comme elles vont être jalouses. Elles sont mariées à des philistins, pour elles cette chose est venue lourdement, brutalement, aussitôt après le bal, sans qu'elles s'y fussent préparées, avant qu'elles aient pu se reconnaître elles ont été exécutées, elles ont reçu cela comme le dernier coup de masse de cette journée de fatigues. Moi, me voilà reposée : mise en ardeur déjà par les étreintes de la nuit, avec toute une journé devant moi pour que mon imagination travaille et que mes nerfs s'affinent dans l'attente — vraiment ces artistes restent artistes en tout. Ah ! l'Art ! comme dit mon bon Pierrot ! suis heureuse ! comme mes amies vont être jalouses ! — Ce café au lait est bien froid. Mais à quelle heure s'est-il levé lui ? il a travaillé, il avait sa plume à l'oreille, voyons ce que c'est. (Elle s'approche de la table, et lit des papiers). La *Mosaïque*... incrustations monochromes... le christianisme devait régénérer cet art grandiose... etc., etc., ça n'est pas amusant. Il faudra que je lise tous ses livres. Oh ! je vais l'aimer bien. On entend toc, toc. — Entrez...

PIERROT, entre imitant le chant de la poule qui vient de pondre.
Bonjour Poupoupoupou — lette !

LE FUMISTE

Ils se marièrent — la première nuit — tout naturellement ils couchèrent ensemble.

Il eut toutes les pudeurs, l'embrassa, la caressa, lui baissa la gorge, l'étreignit, lui parla d'amour. Elle y répondait, à un

moment comme sous son regard — elle restait silencieuse, les yeux las, attendant le philtre — il feignit de croire qu'elle était fatiguée, et dit soudain : — Oh ! je suis un brutal, le pauvre bébé est mort de fatigue — fais dodo. — La pudique enfant n'osa protester, et il l'endormit sous ses baisers.

Toute la journée elle se promit la nuit, savait gré à son mari. La nuit vint des baisers, puis peu à peu longue conversation intarissable dans laquelle il détailla tous ses projets d'avenir (ne parla pas d'enfants !) puis maintenant faisons dodo. — rien.

La nuit suivante tandis qu'elle était couchée, près du lit, à la lampe, il travailla prétextant un travail pressé, se levant parfois pour l'embrasser et lui faire des chatouilles, puis se rasseyait et travaillait, un travail sur la *Mosaïque* et ne se mit au lit que très tard. quand elle dormait.

Le matin quand il s'éveillait, il l'embrassait avec un bon-jour et se levait aussitôt, lui apportant son café, l'aidant à s'habiller, mettant des baisers là où elle voulait des épingle.

le lendemain elle prit froid et toussotta, il fit venir un médecin — grossit la chose — la soigna — et se coucha tard près d'elle avec mille précautions.

le lendemain idem — le rhume la tint une semaine. rien, rien.

Dès lors ce fut tous les soirs la même chose. Il l'embrassait, la caressait, la traitait en enfant, puis ils s'endormaient.

Elle n'osait rien dire, l'excitait vaguement.

Un jour elle s'avança jusqu'à dire ingénument, quand j'aurai un bébé, ceci, cela, etc... il l'embrassa, la mangeant de baisers, l'appelant trésor de petit cœur, va.

Elle attendait pour la nuit — rien.

Elle se perdait en conjectures — ne pouvait-il pas? quoi donc?

Elle n'osait en parler à ses amies, ne répondant pas à leurs allusions curieuses de vieilles filles ou de mariées mûres et mères.

Enfin un matin, comme il allait l'embrasser, elle l'étreignit et fit avec une voix larmoyante. Ah tu ne m'aimes pas, Paul!... Que dis-tu là? es-tu folle? et il la couvrit de baisers, arrangea une partie pour la journée — mais elle ne voulut pas y aller, prétextant un mal de tête.

Deux mois se passèrent.

Quel supplice, elle était toute changée. Elle en parla à sa mère. Lui, répondit par des échappatoires ingénues à ses insinuations. — Une semaine après la mère envoya à son gendre son médecin qui s'informa. On ne lui avait jamais connu de

maîtresse. Lorris ne répondit rien à celui-ci le mit à la porte : « Mêlez-vous de ce qui vous regarde. — Alors le médecin : prenez garde que votre femme n'aille demander à un autre ce que vous lui refusez. — Qu'elle y aille ! — La belle-mère le sut et en menaça encore son gendre. — Il répondit en achetant deux revolvers, et en surveillant à toute heure sa femme et en lui retirant sa tendresse et ses baisers. Elle fut tout à fait malheureuse. — La mère et le médecin firent un procès en séparation, il se refusa à toutes les vérifications médicales perdit son procès, mais... il usa de sa dernière nuit de mari, l'éreinta d'amour comme un taureau, puis au matin, sifflottant sifflottant comme si rien ne se fût passé, il fit ses malles et partit pour le Caire, lui serrant la main l'embrassant avec des larmes : Je t'aimais bien tu aurais été la plus heureuse des femmes, mais on ne m'a pas compris. Te voilà veuve irremariable et il partit léger et ricanant, dansant dans son compartiment à chaque station.

LES LIVRES

Synthèse de l'antisémitisme, par Edmond Picard
(A. Savine, éditeur).

Il est bon, avant de parler de ce livre, de consigner que M. Picard lui-même déclare, en sa préface, ne pas être historien. Cependant, on est porté à lui dire que si son manque de culture historique explique suffisamment ses erreurs, ses bêtises mêmes, il n'excuse pas son ingérence en certaines questions dont il paraît ignorer jusqu'au premier mot. Je ne lui demanderai pas où il a pris cette science qui lui fait voir des sémites dans les Mèdes et les Perses, et le pousse à négliger l'invasion aryenne qui conquit l'Iran. Ses connaissances sur les origines arabes sont singulières, il semble ne s'être jamais douté de l'état religieux du Yémen avant l'Hégire, et il s'étonne de rencontrer dans le Coran les légendes bibliques, ne connaissant pas sans doute les conquêtes juives dans l'Arabie et la conversion au judaïsme des plus importantes des tribus arabes, conversions qu'arrêta Mahomet.

On peut pardonner cela à M. Picard, quand on voit qu'entre tant d'historiens, il choisit M. Marius Fontanes pour puiser la science en les livres de ce médiocre auteur, mais cependant il est encore permis de lui demander où il a vu que Babylone fut un empire aryen, et qu'est-ce qui l'autorise à dire que non seulement Jesus, mais encore les prophètes — Isaïe, Ezéchiel, Jérémie — furent des Aryens ? Quand on base ses conclusions sur des données aussi fantaisistes, on peut mériter de ne pas être pris au sérieux.

Cependant, malgré une préparation aussi insuffisante, malgré cette absence de toutes notions nécessaires à une telle tâche, M. Picard n'en a pas moins prétendu nous enseigner les caractéristiques des races aryennes et sémitiques, leur apport réciproque dans l'humanité, et leur valeur au point de vue esthétique, social et moral aussi. Sa thèse n'est pas nouvelle, elle a été jadis soutenue par des savants de plus haute envergure ; elle se résume en ceci : Les Aryens sont la plus noble des races, ils sont dépositaires de toutes les vertus, ce sont des producteurs et des créateurs. Les Sémites sont une race inférieure, ils n'ont rien créé, et leurs dons d'assimilation leur ont seulement permis de s'emparer de l'héritage aryen. Les Sémites sont brutaux, féroces, dépourvus d'idéal ; les Aryens vivent dans le rêve le plus pur, ils sont capables des plus hautaines métaphysiques, des plus magnifiques créations lyriques, religieuses et éthiques.

Telle est l'opinion de M. Picard — ou plutôt de quelques érudits de jadis à qui M. Picard a emprunté, plus que sémite n'emprunta jamais. — Si cette opinion eût été habilement et savamment soutenue, elle aurait pu prendre quelque apparence de vérité ; malheureusement, je l'ai dit, M. Picard manque des connaissances les plus élémentaires. Toutefois, cette *Synthèse de l'antisémitisme* ayant été accueillie avec faveur par quelques-uns qui semblent manquer de moyens de contrôle, il n'est pas mauvais d'y regarder de plus près.

Il est fort difficile d'attribuer à une race telles qualités spéciales, excluant fatallement des qualités contraires. En elle se rencontrent trop d'individualités radicalement distinctes et opposées, pour qu'il soit possible de déterminer rigoureusement les vertus ou les vices communs. Quand on entre dans une voie semblable, on arrive forcément à des exagérations dénuées de vraisemblance. De là à déclarer qu'il n'existe pas des caractères généraux propres à certaines races, il y a loin.

Il est incontestable que la race aryenne a été une race conquérante, mais la race sémitique aussi. Les Phéniciens répondent aux Pélasges, et les Romains aux Carthaginois. La possession du sol a été, aux temps mêmes de la préhis-

toire, le moteur des peuples et, durant des siècles sans nombre, tribus et nations, de même race ou de races différentes, se sont ruées les unes contre les autres pour se disputer la terre. On ne peut donc voir dans ce fait rudimentaire d'être guerroyeur, une aptitude particulière à la race aryenne. Quelques écrivains ont prétendu que les conquérants sémitiques avaient une férocité et une duplicité qui manquent aux conquérants aryens. Cependant Cyrus et Naboukoudourousour semblent égaux dans la balance, et la fourberie cruelle de Carthage ne fait pas pâlir celle de Rome. Les rois orientaux marchaient suivis d'esclaves, mais il ne faut pas oublier les ilotes de Sparte et d'Athènes, ni les serfs romains; les nations aryennes ont vécu de longs siècles sur le servage, et quand une voix s'est élevée en faveur de l'esclavage, elle est venue de l'Orient: de la Judée et de la Galilée, des prophètes et de Jésus.

La vérité, c'est que l'Aryen a toujours eu le culte de la force brutale; il a constamment honoré la brute humaine prête à tyranniser le faible; ses héros sont des conquérants et des oppresseurs, ses dieux des maîtres impérieux et farouches. Leurs mythes ne se sont transformés qu'au contact des Sémites; ainsi le mythe d'Héraklés, primitivement type aryen de la force, guerrier, grand mangeur, grand buveur, grand raillard même. Quand l'Héraklés grec fut en contact avec le Melkart phénicien, avec ses analogues assyriens dont on trouve un équivalent dans le Samson hébraïque, Héraklés devient le héros persécuté, asservi, mais qui combat pour la justice, qui résiste à la tentation, qui se sacrifie pour le bien d'autrui, même lorsque autrui l'abaisse et le frappe: c'est le héros qui souffre, offre sa souffrance et mérite de devenir un dieu. Cette haute et pure notion de la valeur du sacrifice, de l'homme se dévouant pour ses semblables, leur donnant sa vie, est une notion purement sémitique. Frédéric Nietzsche a vu très clair dans cela, il a soutenu la force aryenne, il l'a louée, et a reconnu que la loi d'amour était venue d'Orient: des Sémites. Elle est venue par deux fois. Par deux fois, les Aryens ont dû leurs dieux aux races sémitiques, et souvent il n'ont pas su discerner, car il a existé chez les

Sémites des dieux fauves et désireux de sang, mais l'âme sémitique a toujours réagi ; à côté du Iahvé elle a dressé le dieu des prophètes, à côté des Baalims féroces, elle a mis les doux Adonis. Les Grecs ont pris tout : le Zeus que les Phéniciens amenèrent en Crète, comme l'Héraklés modifié, comme les Kabires au culte mystérieux qui enseignaient le dévouement de Zagreus ; ils ont fini, comme les autres aryens, par adopter le dieu épuré de Esséniens, et enfin Jésus.

Jésus, c'est la fleur de la conscience sémitique, il est l'épanouissement de cet amour, de cette charité, de cette universelle pitié qui brûla l'âme des prophètes d'Israël, et le peuple d'Israël a bien été élu parmi les Sémites, puisque c'est lui qui a su donner la plus haute expression des tendances de sa race. Le seul tort d'Israël ce fut de ne pas comprendre que Jésus né et l'Evangile formulé, il n'avait qu'à disparaître, ayant accompli sa tâche. Si Juda avait abdiqué, il aurait vécu éternellement dans la mémoire des hommes, on aurait dit qu'il était mort dans la gloire, après avoir fait entendre la grande voix de la souffrance qui veut être écoutée et soulagée, contre la force conquérante aryenne, contre la Grèce que soutenait l'esclavage, contre Rome qui vivait d'usure et d'oppression.

Ainsi, une grande partie des sentiments religieux de l'humanité vient des Sémites ; toutefois le rôle des Aryens dans l'élaboration des idées orientales fut énorme. Les Aryens sont de prodigieux assimilateurs ; aux peuples qu'ils ont conquis, aux maîtres qu'ils ont subis, à tous ils ont emprunté. Mais ils avaient un sens merveilleux de l'harmonie, de la règle, de la divine beauté, et ils ont su ordonner, orchestrer, les métaphysiques qu'ils n'avaient pas créées. Il est certain que Pythagore ou Platon, s'ils ne puisèrent pas directement à des sources sémitiques, subirent profondément l'influence de l'Orient qui leur arriva par la religion hellénique, si pénétrée de sémitisme ; mais nulle métaphysique orientale n'a la lumineuse beauté du platonisme, sa claire ordonnance, l'interne magnificence que lui confère sa pureté.

Il en fut de même pour tout. Les Sémites donnèrent aux Grecs l'alphabet, ils les instruisirent dans l'industrie mi-

nière et dans le travail des métaux ; ils apportèrent leurs dieux et leur art. Le vieux Kadmos permit aux Hellènes de fixer les chants des rapsodes éternels ; les coupeuses, les vases phéniciens, exportés en grand nombre, par ceux de Tyr et de Sidon, servirent de modèles aux artistes grecs, et de plus ils permirent au subtil esprit des Ioniens et des Doriens, d'interpréter les mythes dont ils offraient les images : l'imagerie phénicienne aida beaucoup la mythologie iconologique grecque. Ainsi fut-il de la sculpture, qui vint aux Grecs, de l'Asie Mineure, et l'Asie Mineure fut éduquée par l'Assyrie. Il est resté des monuments de cette influence, par exemple les lions de l'acropole de Mycènes, et ces déesses helléniques qui ont conservé le type des terres cuites babyloniennes. Mais en tout ceci les Sémites apportèrent la matière et les Aryens donnèrent la forme. Il est probable qu'Artemis et Athéné remontent à Tanit, mais elles n'en sont pas moins des divinités grecques, car la Grèce les a transformées selon son génie.

Quant aux apologistes exclusifs, soit de la supériorité aryenne, soit de la supériorité sémitique, il est bon de leur dire que sans doute la vérité est en ceci : que les Sémites seuls, comme les Aryens seuls, ne donnèrent rien d'achevé ni de parfait. Les métaphysiques indoues, comme les cosmogonies chaldéennes, manquent d'équilibre et de pure beauté ; mais l'union des deux races a été féconde. C'est de cette union du sémitisme et de l'aryanisme que vit l'humanité ; c'est cette union qui a permis à l'art divin, aux belles philosophies, aux claires religions de se constituer, et l'on peut discuter si l'on veut sur les apports réciproques, mais on doit reconnaître la fécondité d'un mélange qui nous a donné la merveilleuse floraison de l'art grec, la beauté morale du christianisme primitif, la hauteur des spéculations alexandrines et la profondeur théologique des Pères, ces héritiers des platoniciens et de la pensée juive.

Quant à la question sémitique et aryenne, à l'heure actuelle, il est fort difficile d'en dire quoi que ce soit, du moins au point de vue ethnologique. Le mélange des races et des peuples est tel désormais, qu'il est impossible de déterminer la pureté d'une origine. Dès les

premiers âges de la Grèce, l'élément phénicien s'est incorporé à l'élément pelasgique et hellène. Les marchands sidoniens vinrent à Rhodes, à Chypre, en Crète, dans les Cyclades; ils abordèrent en Attique, ils allèrent en Béotie même fonder Thèbes, et l'Asie Mineure fut un creuset où se fondirent et se mêlèrent races et peuples différents. Les conquêtes perses, macédoniennes et romaines, aggravèrent la confusion et, pour l'Europe, le mélange s'accrut encore au temps des invasions. Les races indo-germaines se mêlèrent aux races tchoudes et ongiennes, aux races ouro-altaïques même, et ceux des Européens qui pensent descendre en droite ligne des ancêtres indous, semblent ne pas songer aux pays divers que ces ancêtres traversèrent en leur exode, ne pas songer, ni aux jaunes qui descendirent en Europe, laissant peut-être échoués au pied des Pyrénées les Basques mystérieux, ni aux Tatars de Russie, ni aux Khazars du Caucase, ni aux Arabes, ni à tant d'autres peuplades de race inconnue, d'origine incertaine, absorbées par le grand courant de l'invasion.

Aussi, dans cette Babel de nationalités et de races, qui est actuellement l'Europe, la préoccupation de ceux qui, comme M. Picard, cherchent à reconnaître dans leur voisin quel est l'Aryen, le Touranien ou le Sémite, est oisive.

Le Juif est cupide, disent-ils ? Soit, mais le Romain le fût, et de même les Espagnols conquérants du Nouveau-Monde, les Vénitiens et les républiques ploutocratiques italiennes, les Génois, et les Anglais et les Hollandais. Le Juif est exclusif, il est porté à considérer le non Juif comme négligeable ? Soit, mais jadis, aux origines romaines, aucun contrat avec un non Romain n'était obligatoire pour un membre de l'association romaine, et seul existait le citoyen romain. Le Juif s'est montré rebelle à ceux qui voulaient le conduire au bien, il a méconnu les prophètes, il a tué Jésus ? Soit, mais les Grecs ont tué Socrate, ils firent mourir Phidias en prison, ils persécutèrent Anaxagore ; ils se montrèrent égaux aux pharisiens, en hypocrisie et en cruauté.

Partout l'homme est l'homme ; partout, il a des vices semblables et d'égales vertus. Qu'importe donc d'où vient

l'homme ? Il faut le prendre en lui-même, et seul l'individu vaut, seul il est ou sacré ou méprisable : c'est le mot de tout. L'usurier aryen est aussi vil que l'usurier sémité, et le poète sémité, s'il est bon, équivaut au poète aryen. Spinoza et Bacon s'apparentent, Rothschild égale Van der Bitt, Heine répond à Schiller, et, puisqu'il faut conclure, Karl Marx, par exemple, me paraît être plus capable de science, de philosophie et de logique que M. Picard, et le cerveau du théoricien sociologue, tout sémité qu'il fût, me semble supérieur au cerveau de celui qui a écrit *La Synthèse de l'Antisémitisme*.

* * *

Bruges-la-Morte, par Georges Rodenbach (Flammarion, éditeur).

Bruges est la ville d'élection de M. Rodenbach. Il en aime les bruines mélancoliques, les canaux stagnants presque, et que seuls animent les cygnes légendaires ; il se plaît parmi les architectures mortes, les béguinages silencieux, les églises que parèrent les vieux maîtres. Il a pour la cité que l'eau enveloppe d'un prématûr linceul, une affection filiale, et, comme il a miré son âme au clair des miroirs mobiles, au fil des ondes vertes, il a voulu la refléter dans une œuvre dont le héros — non, dont le dieu — serait Bruges, Bruges l'aimée et la morte.

Dans cette ville de silence et de solitude, dans laquelle le vent souffle si doucement qu'il semble panser les plaies éparses, M. Rodenbach fait se recueillir un homme que la douleur et la mort ont frappé. Hugues Viane, en deuil d'une femme adorée, comprend qu'il doit désormais vivre en un milieu qui s'harmonisera à son désespoir et à ses regrets. Il fuit le monde et son tapage hostile aux souvenirs, il vient s'enfermer dans Bruges, hospitalière à son désespoir, et la morte renaît dans le décor mort, et Hugues la sent revivre dans le paysage d'infini tristesse au milieu duquel il songe.

Il a compris qu'il ne pourrait la retrouver que là, en ce lieu d'où le bruit est absent, ce bruit qui « fait mal aux souffrances morales », comme il blesse la souffrance phy-

sique. Dans cette paix muette des eaux et de l'air, l'ensevelie est revenue; il l'a « mieux revue, mieux entendue, retrouvant au fil des canaux son visage d'Ophélie en allée, écoutant sa voix dans la chanson grêle et lointaine des carillons ». Il finit par identifier Bruges avec l'aimée perdue, et il retrouve une consolation à la revoir, car la ville endormie, malgré tout, demeure, et elle rapproche de Hugues, celle que la terre a pris.

Dans la cité que les eaux assoupissent, il cherche des analogies et des ressemblances, et il retrouve son amour que l'impitoyable mort n'a pu vaincre.

Cela, jusqu'au jour où, sur les quais que refroidit la solitude, il voit paraître l'image vivante de celle qu'il a cru disparue à jamais. Le choc est rude, car l'inconnue rencontrée offre l'identique et troublante ressemblance de celle qu'il pleure. Et aussitôt il veut la revoir, recommencer auprès d'elle, grâce à la similitude jumelle, la vie d'autrefois, la douce vie d'amour. Il la revoit, il s'éprend d'elle, sans remords puisque en cette Jane Scott, danseuse, c'est l'épouse qu'il aime, c'est son culte qu'il perpétue. Mais la possession un jour brise le charme, l'existence commune révèle les dissemblances inaperçues; les yeux lui ont montré le corps pareil à celui perdu, l'habitude lui montre l'âme différente et, quand la fille en vient à profaner le souvenir et l'image qu'elle aurait dû restituer, Hugues la tue parce qu'elle a été sacrilège.

Ce livre est, me semble-t-il, le meilleur qu'ait écrit M. Rodenbach; il y révèle d'intimes et personnelles qualités de poète mélancolique, évocateur des choses de silence et de calme. Il nous restitue, en cette *Bruges la Morte*, la tristesse des âmes blessées, et il a su tellement unir le milieu et les personnages, qu'il nous est difficile, impossible même, de séparer les uns de l'autre; il a discerné les analogies les plus tenues, les rapports les plus lointains, et il les a rendus dans une langue claire et paisible qui s'adapte exactement aux sentiments subtils qu'elle veut exprimer. Seules, quelques images et quelques comparaisons d'un goût douteux, que je ne veux citer ici, déparent ce livre, qui est non seulement, je l'ai déjà dit, le plus parfait livre de M. Rodenbach, mais encore un bon livre.

* * *

Un Hollandais à Paris, par W.-G. Byvanck (Perrin, éditeur).

Ce livre m'a causé une impression pénible, et je me suis apitoyé en le lisant sur son auteur. M. Byvanck m'est apparu comme un Hollandais naïf, venu à Paris pour connaître, grâce à l'interwiew, la littérature française. Ce moyen n'a pas non plus réussi à M. Jules Huret, qui cependant, en esprit subtil, avait su soigneusement se garder. M. Byvanck s'est trouvé dans une plus mauvaise posture, on a abusé de son ingénuité, et quand il a demandé à voir des grands hommes, on lui a montré M. Schwob, M. Cahun et M. Mendès. Ce malheureux habitant de la Néerlande, ne nous dit sur tels personnages connus que les plus courantes banalités; pour le reste il croit à tout: à la profondeur métaphysique et sociale que M. Mendès développe à minuit sur le boulevard des Italiens, et même aux conceptions philosophiques de M. Marcel Schwob qui lui a servi quelques dissertations.

Quant au reste de la littérature, M. Byvanck l'ignore avec le calme imperturbable d'un Papouan fraîchement initié aux lettres; aussi, pour parfaire ses notions vagues, un second voyage me paraît nécessaire. J'espère qu'il ne tardera pas, et je me permettrai, en l'occurrence, de recommander à M. Byvanck, une visite à M. Fouquier, M. Le-pelletier et M. Philippe Gilles. Si l'on en croit leurs fonctions, ces Messieurs doivent être très renseignés sur l'état des lettres en France.

BERNARD LAZARE.

Ont paru :

Chez A. Lemerre :

Mademoiselle Baukanart, par Georges Japy.

Poésies Posthumes, par Thérèse Maquet.

Des Rythme dans la versification française, par E. d'Eichtal.

Chez E. Dentu :

La Fin des Bourgeois, par Camille Lemonnier.

Chez Perrin et C^e :

Le Rythme poétique, par R. de Souza.

Chez G. Carré :

Catéchisme dualiste, par A. Alhaiza.

Chez Havard :

Déception, par Debay.

Chez Savine :

Nobles et Noblesses, par Nimal.

L'Expiation, par G. de Charnacé.

Chez P. Lacomblez :

Pelléas et Mélisande, par Maurice Maeterlinck.

Bibliothèque artistique et littéraire :

La Vie sans lutte, par Jean Jullien.

Comptoir d'édition :

Montmartre, par C. Chaigneau.

Chez A.-L. Charles :

Les Sept Sages et la jeunesse contemporaine, par

J. Leclerc.

Imprimerie A. Bonfils, à Bruxelles.

Nécessité et bases d'une entente, par S. Merlino.

A la librairie de l'Art Indépendant :

Astarté, par Pierre Louys.

NOTES ET NOTULES

Nous voyons avec plaisir le « nationalisme » stimuler la littérature belge « d'expression française » ; mais si ce sentiment de solidarité terrienne devait nuire précisément à cette « expression française », nous nous en désoleraisons. Voici une jeune revue de Malines, le *Mouvement littéraire*, qui se réclamait, il y a peu, dans son premier numéro, de MM. Barrès, Drumont et Jules Lemaître ; or, nous y lisons à propos de M. Lemonnier : « *Un Belge est grand qui veut se parisianiser, et j'aime de voir comme il n'y parvient pas... Les pensées, les sensations sont fixées à toutes parts... dans toute la forte virginité qu'elles sont venues au monde...* »

Le critique ajoute : « Je ne laisserai pas l'artiste s'échapper de chez nous, et la gloire ne le nationalisera pas que sur la terre de France... Restant de chez nous, il entre dans la littérature de France... La langue ? ce sont des mots. La phrase seule les baptise. » — Soit : on peut être Belge ou Breton (on peut même être les deux à la fois, comme M. de Groux) ; l'on peut être « littérateur Belge d'expression française » (ce qui suppose un polyglottisme national, dont la Suisse, aussi, offre l'exemple) ; mais il faut, en ce cas, s'exprimer selon la grammaire de Chapsal — qu'on a parlé de proscrire en Belgique — et il faudrait aussi se répéter que Paris est la capitale de toutes les France, du monde — et de l'art en particulier — et que, quand on s'appelle Verhaeren ou Maeterlinck, voire Lemonnier, on n'a plus besoin d'être patriote.

Puisque le *Mercure de France* et, après lui, de nombreuses revues de langue française, ont parlé de ce *Booth of the Rhymers Club*, il n'est pas déplacé d'en transcrire une critique anglaise autorisée. Elle constate chez M. J. Todhunter, quelque imitation de Rosetti et du talent. Elle loue M. W.-B. Yeats, qu'elle déclare « un artifi-

cier » de premier ordre — M. Yeats est, dit-elle, un poète. Quant aux autres, elle les néglige « indulgemment ».

Les vers de M. Rudyard Kipling et de M. W.-E. Henley semblent fort goûtés, en ce moment, de l'autre côté de la Manche. — Maintenant, si le traducteur n'était M. R. de Gourmont, nous lui parlerions de sa version des *Carmelite Nuns*, de M. Dowson ; car l'anglais est parlé par 200 millions d'hommes, dont plusieurs, il faut bien se le figurer, parlent le français... ne seraient-ce que les Russes.

Le *prince d'Aurec* que M. Lavedan vient de faire représenter tend à prouver que la haute juiverie et la noblesse sont également viles et cupides. Ce fait est généralement admis, et sa constatation est demeurée d'une banalité fâcheuse. Mais en nous montrant la hauteur d'âme de la vieille duchesse, mère de d'Aurec, M. Lavedan a prétendu soutenir que la bourgeoisie industrielle — et industrieuse sans doute — d'où sortent les millions de la douairière, est supérieure à la noblesse et à la juiverie. Cette seconde partie de la thèse est tout entière à démontrer, car les calembours et mots d'esprit de M. Lavedan ont été insuffisants.

Le *chevalier du passé*, la nouvelle tragédie de M. Edouard Dujardin qui sera représentée le 17, forme la seconde partie d'un cycle, *la légende d'Antonia*, dont l'*Antonia*, jouée l'année dernière, était la première.

M. Ledrain a vivement blâmé Flaubert de son manque de notion historique dans *Salammbô*. On peut répondre à l'éminent historien qu'il nous est parfaitement indifférent que la Carthage de Flaubert ne soit pas vraie. Au contraire, car si cette Carthage est uniquement sortie de l'imagination de Flaubert, elle montre sa puissance de poète et de créateur, et on ne lui demande pas autre chose.

Dans le *Mercure de France*, une critique de F. Herold

sur le *Respect*, un article de P. Quillard sur Henri de Régnier; une étude de R. de Gourmont sur *Claude d'Esternod* un poète *grotesque* (selon Gautier) du XVII^e siècle. Mais pourquoi des vers de Madame Tola Dorian, en cette revue de jeunes?

Une revue parisienne, *La Plume*, a trouvé le moyen qu'on cherchait, hier encore, de faire défiler avec grâce le naturo-parnassisme : ces messieurs se sont montrés, jusqu'ici (11 mai) tels, devant leur jeune auditoire, qu'on ne les soupçonnerait pas d'avoir, dans l'huis-clos de l'*Interview*, traité les « Symbolistes » qui de « fumistes », qui « d'empoisonneurs ». Ne leur tenons donc compte, généreusement, que de leurs toasts mielleux, et félicitons ceux qui prirent l'initiative de cet apprivoisement tempestif.

La Revue « BLANCHE » — mérite doublement son nom, depuis que sa critique artistique est signée J. E. W (hite) — M. Veber a bien de l'esprit.

La onzième et avant-dernière livraison de *La Conque*, comporte des vers de M. de Régnier, André Gide, Paul Valéry et Pierre Louys. Elle annonce la prochaine « Lune » qui ne cessera jamais de paraître — considérons donc la vieillesse qui vient, avec moins d'appréhension et quelque assurance.

Notre confrère Camille Sainte-Croix reprend dans la *Marseillaise*, ses Lundis littéraires de la *Bataille*.

« *On peut être muselé et joyeux* » s'est récemment écrié M. Jules Simon — en parlant de quelques chiens rencontrés par hasard. — L'optimisme de cet aphorisme n'acquerra toute sa valeur que lorsqu'on aura muselé M. Jules Simon lui-même.

Les *Entretiens* achèteraient volontiers la dernière lettre d'Elvire, dont le *Gaulois* mentionne l'existence. Pour respecter la mémoire d'Elvire et de Lamartine, ils s'engageraient à garder soigneusement cette épître dans leurs archives, avec la dernière lettre de Béatrice à Dante, qu'ils n'ont jamais voulu publier.

Un incident récent vient de montrer, encore une fois, la supériorité du théâtre sur la littérature. A une des dernières représentations du *Maître de Forges*, on a rendu l'argent aux spectateurs mécontents. Quel lecteur ne voudrait parfois, faire restituer par l'éditeur, l'argent qu'il consacra aux livres de tels de ses contemporains? De même les acheteurs ingénus du *Figaro* ou du *Temps*, qui, espérant avoir de M. Anatole France ou de M. Philippe Gille, des renseignements sur les lettres françaises, furent cruellement déçus.

Une note passée dans la plupart des journaux d'avril affirmait que 97 mille personnes étaient mortes de faim, en France, durant l'an de grâce 1891. Cette note, que nous voulons croire erronée, malgré qu'on l'ait dite de « statistique officielle », est curieuse en ce sens que, n'ayant reçu nul démenti, elle n'a, partant, provoqué aucune émotion. Il est donc avéré que notre société supporterait, comme un fait d'ordre naturel, que 1/300 de son effectif mourût annuellement d'inanition. De toute façon, notre monstrueuse inhumanité est manifeste.

L'*En dehors*, en les personnes de d'Axa, de Jules Méry, de son gérant Matha, est poursuivi pour insultes à l'armée et provocation au meurtre.

Le parquet est, dit-on, résolu à se montrer de plus en plus rigoureux. Ainsi, comme il est parfaitement démontré que la vertu de nos concitoyens ne peut supporter à ses côtés le vice, et qu'elle demande sa suppression, quiconque insinuera qu'un homme public est un gredin ou une canaille sera poursuivi pour excitation à l'assassinat.

La brochure de S. Merlino que nous signalions plus haut, est la première d'une série qui doit servir à la Propagande socialiste-anarchiste-révolutionnaire. On annonce pour prochainement : *Organisation et tactique*, par E. Malatesta; *Guerre, grève et banqueroute*, par Ch. Malato. Les demandes doivent être adressées au groupe éditeur, chez E. Malatesta, 112, High Street Islington N. Londres.

Les journaux du 15 mai nous édifient : « *Au Nord*, M. Houzé de l'Aulnoit a montré le parti-pris de M. le baron A. de Rothschild : Il ne peut accorder aux employés même un jour de congé par mois... »

C'était à prévoir : D'Axa, directeur de l'*Endehors* et Matha, gérant du journal, viennent d'être condamnés chacun à dix-huit mois de prison et 2,000 francs d'amende. Seul M. Jules Méry a bénéficié de l'indulgence du tribunal. Il a dû sans doute cette indulgence à sa piteuse attitude de petit garçon s'excusant devant ses maîtres d'une sottise faite.

Cependant M. Méry devrait savoir que lorsqu'on a l'honneur de tenir une plume, la plus élémentaire dignité, la plus stricte pudeur, commandent de revendiquer hautement toute ligne écrite. On n'a pas le droit, comme lui, de faire déclarer par son avocat qu'on est un poète fourvoyé, entraîné et qui mérite la pitié. Le fait seul d'avoir approuvé et commandé de telles paroles, démontrerait que M. Méry n'est pas un poète, si ces vers ne suffisaient pas. M. Méry a cru devoir ajouter — par l'organe de son avocat, car il n'a même pas eu le courage de faire lui-même cette besogne — qu'il s'était à l'*Endehors* risqué en mauvaise et basse compagnie; plusieurs qui se risquèrent avec M. Méry revendent néanmoins, en présence de cette attitude, l'honneur d'avoir collaboré à ce journal.

Le Directeur-Gérant : L. BERNARD.

Vient de paraître : *Étiquettes et affiches*

ASTARTE

PAR

PIERRE LOUYS

Librairie de l'ART INDÉPENDANT.

A. MOCKEL, le poète de *Chante-fable un peu naïve*, depuis longtemps symboliste et antinaturaliste, n'a rien de commun avec

MOCKEL, photographe

10, Boulevard Montmartre, 10

(*Maison du Musée Grévin*)

ET RÉCIPROQUEMENT

Salle du Théâtre Moderne

10, Faubourg Poissonnière

LE VENDREDI 17 JUIN A 9 HEURES

REPRÉSENTATION DE

LE

CHEVALIER DU PASSÉ

TRAGÉDIE MODERNE EN 3 ACTES ET EN VERS LIBRES

DE

M. Edouard Dujardin

(DEUXIÈME PARTIE DE LA LÉGENDE D'ANTONIA)

Le Décor sera exécuté pour cette unique représentation
par M. MAURICE DENIS

Les Costumes de femmes par la Maison LIBERTY et Co